

Et si la nature était plus « artificielle » qu'on ne le pense ? En septembre prochain, une exposition repense la flore par les œuvres d'artistes explorant les liens entre botanique, colonisation et indépendances.

Clelia Coussonnet



Botanique

En dépit des apparences, la nature n'est pas isolée des réseaux complexes qui sous-tendent les relations politiques, économiques et diplomatiques globales. Les plantes, fleurs et semences ne sont pas exclues de ces forces. Au contraire, elles sont imbriquées dans l'histoire esclavagiste, coloniale ou encore capitaliste du monde. En prenant comme point de départ la nature construite de la flore, l'exposition « Botany Under Influence » cherche à comprendre comment les exportations de ressources naturelles ont affecté les structures de pouvoir de divers pays. Cette friction entre nature et politique inspire plusieurs artistes visuels qui nous entraînent dans des zones négligées de l'histoire universelle passée et actuelle.

Enjeu de pouvoir

Dès le XV^e siècle, les empires coloniaux fondent leur richesse sur le pillage systématique des ressources du « Nouveau Monde » : importation de minéraux, introduction de nouvelles plantes en Occident (tomate, maïs...). On oublie pourtant souvent les expéditions naturalistes des XVII^e-XIX^e siècles qui ont quadrillé l'Amérique, l'Asie ou l'Australie pour

classifier la flore indigène selon les standards occidentaux. Fasciné par cela, Alberto Baraya (Colombie) reproduit les voyages de ces botanistes dans *Herbarium of Artificial Plants*. Il crée un inventaire fictif, collectant et classifiant de faux spécimens de plantes en plastique, papier ou tissu. Par cette mise en scène parodique, il dénonce les dangers de la taxinomie et révèle les intentions économiques et politiques que les colons cachaient derrière des objectifs scientifiques. La domination de la flore devient vite un enjeu de pouvoir et un prélude à la conquête territoriale et à des politiques esclavagistes, comme dans les plantations des Caraïbes. Joscelyn Gardner (La Barbade) s'intéresse aux oublis de l'histoire officielle qui exclut de ses récits les esclaves abusées sexuellement par leurs maîtres et interdites d'avortement. Malgré cela, ces femmes se servaient secrètement de plantes abortives que Gardner représente dans ses lithographies *Creole Portraits III*, en les emmêlant aux instruments de torture utilisés pour punir ces femmes de leur acte. Kapwani Kiwanga (Canada) rend hommage aux luttes de libération des pays africains et à leur accession à la souveraineté nationale. Dans *Flowers for Africa*, elle observe

Kapwani
Kiwanga,
*Flowers for
Africa:
Nigeria,*
2014, Fleurs
naturelles,
rubans,
protocole
50 x 40 cm



Joscelyn
Gardner,
*Aristolochia
bilobata*
(Nimine), de la
série *Creole
Portraits III,*
2009-2011

sous influence

les processus de transitions politiques postcoloniales depuis un angle original. Elle évoque ces passations de pouvoir à partir de photos d'archives, en reproduisant les décorations florales utilisées lors des cérémonies d'officialisation des indépendances. Kiwanga ravive le témoignage historique solennel de ces bouquets, et nous pousse à réfléchir à l'éternel décorum et à la théâtralisation des relations diplomatiques internationales.

Avenir en germe

Dans *Ojos para mis enemigos*, Beatriz Santiago Muñoz (Porto Rico) filme l'ancienne base navale de Roosevelt Roads, annexe militaire occupée par les États-Unis de 1943 à 2004. Les militaires ont autant introduit des palmiers non natifs de Porto Rico que fragilisé des espèces désormais en voie de disparition. La vidéo déambule dans la base abandonnée, où la nature et les cotonniers reprennent progressivement leurs droits, envahissant le béton et effaçant cette présence « coloniale ». Si la plupart des œuvres interrogent le passé, quelques-unes envisagent le futur. Prêtes à féconder la terre, les graines représentent nos lendemains, même si plus qu'une réalité,

la souveraineté alimentaire reste souvent un objectif inatteignable. Les herbiers de *The Pages of Night and Day* de Pia Rönicke (Danemark) documentent la circulation d'espèces du Moyen-Orient vers l'Europe, avec des échantillons de plantes collectés autour de 1760 par des botanistes danois lors d'expéditions en Égypte et Syrie. À l'heure actuelle, le conflit syrien a poussé la banque de graines d'Alep à transférer son stock à la réserve mondiale de semences du Svalbard afin de le préserver. Plusieurs des espèces envoyées en Norvège sont identiques aux exemplaires trouvés en Syrie au XVIII^e siècle.

Dans la performance *The Good Seed*, Ninar Esber (Liban) trie inlassablement des graines de maïs qu'elle assemble par couleur et par qualité. La répétition mécanique de ce geste adresse la tendance généralisée à exclure tout élément différent, tout corps étranger de nos sociétés. De telles dérives de sélection limitent le potentiel de fertilisation et de pollinisation offerts par les rencontres et l'ouverture à l'autre.

« Botany Under Influence », apexart, New York, États-Unis, du 7 septembre au 22 octobre 2016.